

LOUISA SIÉFERT

Dans une étude sur la poésie et les poètes de la nouvelle génération, parue dans la *Revue des Deux Mondes* de 1869, M. Louis Etienne, après avoir parlé de quelques livres dus soit à François Coppée, Ed. Pailleron, A. Theuriet, etc., écrivait :

..... « Nous sommes amenés à clore cette évolution de la poésie contemporaine par l'ouvrage le plus personnel, à notre avis, le plus remarquable peut-être et certainement le plus contraire aux habitudes du public, l'ouvrage d'une jeune fille, les *Rayons Perdus*, de Mlle Louisa Siéfert ».

Qui était cette Louisa Siéfert, ainsi révélée ?

Emilie-Georgette-Louisa Siéfert naquit à Lyon le 1^{er} août 1845. Son père Henri Siéfert, était de Gudensberg, dans la Hesse Electorale, mais il s'était fait naturaliser français de bonne heure. Sa mère Olympe Belz était d'origine suisse.

De santé très délicate, Louisa Siéfert tomba malade toute jeune et elle passa une grande partie de sa courte vie dans le lit ou sur la chaise-longue de la convalescente. Elle se prit d'amour pour un ami d'enfance qui se maria, ce qui fut un coup terrible pour la frêle jeune fille. C'est cette douleur, jamais complètement étouffée, qui donnera de la gravité à ses vers.

Le véritable maître de Louisa Siéfert fut Charles Asselineau, auquel elle soumettait tous ses écrits. C'est lui qui la présenta à l'éditeur Lemerre qui publia les *Rayons Perdus*, son premier livre, qui obtint un grand et légitime succès. Déjà la jeune femme était maîtresse de sa forme, une forme sévère et vraiment belle, et elle s'affirmait poète de haute inspiration. Comme presque toutes ses sœurs en poésie, ce sera dans l'expression des sentiments passionnels, que Louisa Siéfert excellera.

Elle aura des cris superbes et toujours marqués d'une forte personnalité. Froissée dans son amour, elle s'écrit dans un rude élan d'orgueil :

*Non, non je ne suis pas de ces femmes qui meurent
Et rendent ce dernier service à leurs bourreaux,
Pour qu'ils vivent en paix et sans soucis demeurent.*

Mais que le calme descende en son âme, qu'elle se laisse aller au charme de la rêverie, son ton sera tout autre. Et dans un joli sentiment féminin, elle dira avec une tristesse des plus tendres en s'adressant aux objets familiers de sa vie de jeune femme :

*Laine blanche, crochet, roulés entre mes doigts,
Combien vous ai-je dit de secrets autrefois ?
Combien avez-vous vu de doux rêves s'éclore ?
Vous en souvenez-vous ?... Hélas ! j'en tremble encore.*

*Quand mon cœur palpitait d'espérance et d'orgueil,
Nous épiions un bruit de pas à notre seuil.
Un coup rapide et sec derrière notre porte,
Tandis qu'en même temps une voix claire et forte*

*Vibrâit et demandait si l'on pouvait entrer.
 La rougeur du bonheur me venait colorer,
 Je relevais soudain mon front ému pour dire :
 Bonjour ! ou bien : bonsoir ! avec un doux sourire,
 Et vous, je vous laissais tomber sur mes genoux.
 J'en tremble encore... Hélas ! vous en souvenez-vous ?*

N'est-ce pas charmant et d'une émotion infiniment sincère ?... Dans la même note d'intimité, voyez encore de quels mots simples et avec quelle douce éloquence féminine elle dit sa tristesse lorsque l'être aimé l'a quittée :

*Rentrez dans vos cartons, robe, rubans, résille !
 Rentrez, je ne suis plus l'heureuse jeune fille
 Que vous avez connue en de plus anciens jours.
 Je ne suis plus coquette, ô mes pauvres atours !
 Laissez-moi ma cornette et ma robe de chambre,
 Laissez-moi les porter jusqu'au mois de décembre ;
 Leur timide couleur n'offense point mes yeux :
 C'est comme un deuil bien humble et bien silencieux,
 Qui m'adoucit un peu les réalités dures.
 Allez-vous-en au loin, allez-vous-en, parures !
 Avec vous je sens trop qu'il ne reviendra plus,
 Celui pour qui j'ai pris tant de soins superflus !*

On ne saurait être plus vraiment femme, amante douloureuse et poète plus ému et touchant.

Nature aimante, Louisa Siéfert s'était prise d'une vive affection pour son ami et protecteur, Charles Asselineau. Un moment, il fut même question de mariage. Mais l'écrivain s'effraya de la trop grande différence d'âge qui le séparait de la jeune fille ... Du reste, la santé de Louisa Siéfert allait s'altérant de plus en plus. En 1872, on l'envoya à Pau pour se reposer et reprendre quelques forces au soleil du midi. C'est là qu'elle fit la connaissance de M. Pène, publiciste fondateur du journal *l'Information* qu'elle épousa. Elle mourut dans cette ville le 21 octobre 1877.

Le buste de Louisa Siéfert se trouve à Lyon, dans la salle des Illustrations lyonnaises ; il a été exécuté par E. Pagny.

BIBLIOGRAPHIE : *Rayons perdus*, Paris, 1868. — *L'Année Républicaine*, recueil de 12 petits poèmes dédiés à V. Hugo, Paris 1869. — *Les Stotques*, Paris, 1870. — *Les Saintes Colères* (brochure), Paris, 1871. — *Comédies romanesques*, Paris, 1872. — *Poésies inédites*, Paris, Fischbacher éd., Paris, 1881.

CONSULTER : LOUIS ÉTIENNE, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1869. — Notice de la mère de Louisa Siéfert, en tête des *Poésies inédites*, Paris, 1881.

PAR LA FENÊTRE

Sur la place, là-bas, trois énormes nourrices,
 De ces femmes qu'on voit quitter enfants, époux,

Tout ce que la famille a de cher et de doux,
Pour vendre aux étrangers leur lait et leurs services,

Passaient, chacune ayant au bras son nourrisson,
Pied traînant, teint vermeil, grasses et reposées,
Elles allaient, ainsi que vont les épousées,
Bonnets enrubannés, le reste à l'unisson.

Vint une jeune femme à la robe étriquée,
Qu'un méchant petit châle à peine enveloppait;
Pied leste, tête nue, et que le vent frappait;
Belle, quoique déjà par le souci marquée,

Dans son sein, dans sa robe, elle portait aussi
Un tout petit enfant, doux et frêle comme elle;
Et sous son châle, ainsi qu'elle eût fait sous son aile,
Elle le réchauffait, ce cher ange transi !

Sans plus la regarder, les trois fortes commères
Continuaient ensemble à jaser bruyamment,
Sur leurs riches bébés, s'arrêtant brusquement,
L'autre jetait le long regard des pauvres mères.

L'un de ces beaux enfants, pleurait, mordant ses doigts,
Calme, le sien dormait sous les plis du vieux châle,
Je la vis se pencher sur le petit front pâle,
Et le baiser avec ivresse plusieurs fois.

Pour moi, qui tout ce temps des yeux l'avait suivie,
Je me sentis émue et me pris à rêver :
Un monde devant moi, venait de se lever...
Pauvre petite femme ! Ah ! je te porte envie.

BATAILLE PERDUE

Au fond ce qui domine en moi, c'est le dégoût.
C'est l'ennui, c'est la lassitude.
Le curieux vivait pour vivre jusqu'au bout :
Je ne vis que par habitude.

Mon premier mouvement m'étonne chaque jour
Est-ce à moi qu'apparaît l'aurore ?
Puisque mon cœur est mort, il l'est bien sans retour,
Comment donc peut-il battre encore ?

Je n'ai plus de désirs, à peine des regrets ;
Rien ne m'irrite ou ne me tente ;
Sur mon chemin fatal il n'est pas de retraits,
Où je puisse dresser ma tente.

Les bonheurs sont perdus, les rêves dispersés,
Les fleurs de l'idéal coupées.
Au champ de ma défaite ils restent entassés
Ainsi que des tronçons d'épées ;

Et, morne je poursuis sans relever le front
Ma course à travers ces ruines,
Heurtant à chaque pas quelque nouvel affront,
Quelque autre couronne d'épines,

Que j'accepte en silence et cache dans mon cœur,
Pour que personne ne les voie,
Tandis que j'entends rire et chanter le moqueur
Dans le fol oubli de sa joie !

LA MORT

O la rafraîchissante et consolante idée,
Mourir ! Trouver enfin le silence et la nuit,
Fermer ses yeux au jour, ses oreilles au bruit,
Vider la coupe noire à ma soif accordée ;

Dormir, oublier ! Puis, toute l'éternité,
Rêver d'amour sans fin, rêver de pain sans lutte,
Ne plus craindre à mes pieds le piège ni la chute,
Et poursuivre à loisir l'idéale beauté !

Dans la grande tristesse il est ainsi des joies
Que l'homme méconnaît ou qu'il ne comprend pas.
Lasse du but manqué par chacun de mes pas,
J'ai fait, comme dit Job, le compte de mes voies ;

Et, pilote perdu qui renonce à son port,
Aux flancs de mon vaisseau jugeant les avaries,
J'ai vu sous la mer lourde un lit d'algues fleuries,
Car l'espoir, la promesse et le gain, c'est la mort.

Quand je pense à ma vie, un grand ennui me prend,
Et j'ai pitié de voir ma jeune destinée



LOUISA SIÉFERT

(D'après un buste de A. Pagny)

S'effeuiller, solitaire, année après année,
Comme une fleur des eaux qu'emporte le courant.

Je ne m'en émeus plus, ni trop ne m'en étonne,
Car je sais quels débris roulent les plus purs flots,
Et dans un même accord quels déchirants sanglots
Ils mêlent si souvent à leur chant monotone,

C'est la loi de tout être, et j'y cède à mon tour,
Honteuse seulement qu'à tant de fier courage
S'offrent, toujours pareils, l'écueil et le naufrage,
Et sans comprendre mieux qu'on survive à l'amour.

De quoi donc notre cœur est-il fait, qu'il résiste,
Qu'il saigne et puisse encor trouver un battement
De tendresse et de joie, après ce long tourment,
Lorsqu'il se sent au fond si cruellement triste ?

Pardonner, accepter, est-ce donc moins souffrir ?
Lequel montre dans l'homme un plus beau privilège,
Celui qui s'abandonne au regret qui l'assiège,
Ou celui qui combat, pour vaincre ou pour périr ?

Que nous vaut cependant le prix de la victoire ?
Que faisons-nous jamais de notre liberté ?
Où trouver ici-bas le calme souhaité ?
A quoi bon se défendre ? hélas ! à quoi bon croire ?

Quand le vent de sa tige a détaché la fleur,
Elle suit quelque temps le torrent qui la berce ;
Sa coupe de parfums au soleil se renverse,
Et la fraîcheur de l'onde avive sa couleur.

Le voyageur lassé, l'oiseau dont l'aile plie,
Demandent : Où va-t-elle ? et l'appellent du bord,
Tandis qu'elle descend tranquille et sans effort
Vers la rive où tout meurt, dans l'ombre où tout s'oublie.

PANTOUM

Vraiment j'ai vingt ans révolus,
Ma première enfance est enfuie.

— Hélas ! les beaux jours ne sont plus,
C'est l'automne, voici la pluie.

Ma première enfance est enfuie,
Mes premiers muguets sont passés,
— C'est l'automne, voici la pluie,
Les nuages sont amassés.

Mes premiers muguets sont passés,
Mon aubépine est effeuillée,
— Les nuages sont amassés,
La prairie est toute mouillée.

Mon aubépine est effeuillée,
Et j'ai pleuré sur ses débris.
— La prairie est toute mouillée,
Plus de soleil, le ciel est gris.

Et j'ai pleuré sur ses débris.
Pourtant, ce n'était rien encore.
— Plus de soleil, le ciel est gris,
Le bois de rouge se colore.

Pourtant ce n'était rien encore,
D'autres fleurs s'ouvraient sous mes pas.
— Le bois, de rouge se colore,
Mais le beau temps ne revient pas.

D'autres fleurs s'ouvraient sous mes pas :
J'ai teint de mon sang leurs épines.
— Mais le beau temps ne revient pas,
La sève descend aux racines.

J'ai teint de mon sang leurs épines.
Adieu, fleurs qu'on ne peut cueillir.
— La sève descend aux racines,
La nature va défaillir.

Adieu, fleurs qu'on ne peut cueillir.
Joie, amour, bonheur, espérance !
— La nature va défaillir
Daus une indicible souffrance.

Joie, amour, bonheur, espérance,
Que vous étiez beaux autrefois !

— Dans une indicible souffrance,
Faut-il que tout meure à la fois ?

Que vous étiez beaux autrefois,
Au clair soleil de la jeunesse !
— Faut-il que tout meure à la fois ?
Est-il sûr qu'un jour tout renaisse ?

Au clair soleil de la jeunesse,
Pauvre enfant d'été, moi, j'ai cru.
— Est-il sûr qu'un jour tout renaisse,
Après que tout a disparu ?

Pauvre enfant d'été, moi, j'ai cru !
Et tout manque où ma main s'appuie.
— Après que tout a disparu
Je regarde tomber la pluie.

Et tout manque où ma main s'appuie.
Hélas ! les beaux jours ne sont plus.
— Je regarde tomber la pluie...
Vraiment, j'ai vingt ans révolus.

A MADAME JAUBERT

J'aime le fruit très mûr que l'abeille a mordu
Les roses de Noël par la neige froissées,
Le chaud rayon doré dans l'ombre confondu,
Et l'éclat adouci des parures passées.

Ainsi l'appel lointain du cœur seul entendu
Nous rouvre en souriant les routes effacées,
Et de tout ce qui fut l'amour, rien n'est perdu
Tant que son frais parfum attendrit nos pensées

Ainsi vos yeux, Madame, au long regard subtil,
Soir d'automne charmant plus qu'un matin d'avril,
Font que le temps lui-même auprès de vous s'attarde ;

Ainsi comme bercé par le flot enchanté,
Au son de votre voix rêvant votre beauté,
On oublierait la vie alors qu'on vous regarde.

IL EST DOUX DE S'AIMER

Il est doux de s'aimer lorsqu'on est jeune et beau,
Qu'on marche deux à deux par des routes fleuries,
Où naissent sous vos pas les folles rêveries,
Tandis qu'au loin la joie agite son flambeau.

Il est doux de s'aimer quand, lambeau par lambeau,
L'espoir s'en est allé de nos âmes meurtries ;
Quand, pour tout horizon, parmi des fleurs flétries,
Le jour déjà mourant vous montre le tombeau.

Il est doux de s'aimer, qu'on sourie ou qu'on pleure,
Tôt ou tard, pour toujours, pour longtemps, pour une heure,
Car le charme est divin de se laisser charmer,

Et sans cesse, qu'on ait dix-huit ans ou soixante,
Le cœur, seul immortel, de sa voix caressante
Vous murmure à l'oreille : Il est doux de s'aimer !

DÉSIR

Oh ! refaire des vers, laisser le rire éclore,
Retrouver frais et purs les rêves d'autrefois,
Reprendre ma jeunesse au printemps, à l'aurore,
Et refleurir soudain avec l'œillet des bois !

Puis, lorsque sur mon front redressé, la ramure
Jettera son réseau mêlé d'ombre et de jour,
Que chaque nid aura son hymne ou son murmure,
Rouvrir mon cœur au doux chanteur divin, l'amour !

Enfin, comme le lac insondable et limpide
Où le soleil se joue en longs rayons joyeux,
Sous l'éblouissement d'un seul regard rapide,
Réfléchir de nouveau tout le ciel dans mes yeux...
